

de *La Belle Gabrielle*, où sa résurrection de Chicot — personnage emprunté à *La Dame de Montsoreau* et aux *Quarante-Cinq* et peut-être créé par lui-même — est un véritable tour de force.

— Comment ! me dit-il, agréablement surpris, mais l'on connaît donc mes ouvrages au Canada ?

— Mais comme vous voyez, M. Maquet. J'ai même fait venir au pays, il y a quelques années, votre *Histoire de la Bastille*, dans l'espérance d'y trouver quelques renseignements sur Bigot, l'intendant prévaricateur de la Nouvelle-France au siècle dernier ; triste personnage dont j'ai fait le caractère principal de l'un de mes romans.

— Je vous ai dit, n'est-ce pas, repartit M. Claretie, que M. Marmette a écrit plusieurs romans tirés de l'histoire du Canada ?

— Oui, oui ; mais, reprit M. Maquet en s'adressant à moi, il faut me les faire connaître au plus tôt.

Je dus lui promettre de lui envoyer une copie de mes livres ; ce que je fis le lendemain, en lui adressant *l'Intendant Bigot* et *le Chevalier de Mornac*. Quelques jours après, il m'en accusait la réception par la lettre suivante que je me permets de reproduire ici, encore moins pour ce qu'elle contient d'aimable à mon adresse que pour ce qu'elle exprime d'obligeant à l'égard des Canadiens.

Château de Ste-Mesme, près Doudan,
(Seine et Oise.)

Monsieur.

Je suis en retard avec vous, mais vous voudrez bien me pardonner. Je tenais à lire avec toute l'attention qu'il mérite cet ouvrage d'un compatriote d'autant plus intéressant qu'il est plus loin de nous. J'ai donc lu votre *Intendant Bigot*, ce roman plein d'action, de bonne couleur locale et partant de sentiments tels qu'on voudrait les trouver dans toutes pages qu'on est condamné à lire. Votre expression est chaude, énergique et traduit bien vos convictions. Je vous envoie donc mes compliments sincères et je remercie ma bonne fortune qui m'a rapproché un instant de ces Canadiens de la pure race française qui tiennent à la vieille patrie comme ils tiennent d'elle par l'esprit, le cœur et l'âme ; des liens indissolubles, malgré le temps, la distance et les mers.

Recevez, monsieur et cher confrère, l'assurance de mes sentiments distingués.

AUGUSTE MAQUET.

M. Maquet vient de publier un livre remarquable, œuvre tout historique, intitulé : *Paris sous Louis XIV*. C'est un beau volume, orné de superbes gravures et des plus curieuses sur le vieux Paris. Cet ouvrage, savamment étudié et digne de la réputation de son auteur, devra figurer dans nos bibliothèques.

Mais revenons chez M. Claretie. Le jour même où nous étions invités chez lui, l'on venait d'enterrer Jules Noriac, le spirituel auteur de *La Bêtise humaine* et du 10^e *Régiment*. La conversation devait naturellement tomber sur lui. Son vrai nom était Cayron. Voici par suite de quelles malheureuses circonstances il dut le changer pour celui de Noriac, d'ailleurs plus sonore et sentant mieux son auteur.

A dix-huit ans, Jules Cayron n'était encore qu'un modeste employé dans une petite maison de commerce de Paris, lorsqu'un jour, son patron lui commanda d'aller retirer le montant d'une facture chez un pharmacien : une trentaine de francs. C'était un samedi soir. Après avoir touché les trente francs, le jeune homme s'en alla chez lui sans retourner chez son patron dont la boutique était fermée à cette heure. Malheureusement pour lui, le pauvre commis faisait, le lendemain, un dimanche, rencontre d'une petite amie qui le supplia de la mener promener à la campagne. Lui se laissa tenter et voilà nos amoureux partis pour Aenières, afin d'aller voir si les fauvettes y chantaient toujours la romance des amours printanières. O la gaie promenade, mais le triste lendemain ! Les trente francs du patron avaient payé les frais de cette école buissonnière. Le pauvre garçon comptait bien sur un parent qu'il avait de par la grande ville pour rembourser le maître. Mais, méchanceté du sort ! quand l'infortuné se présenta chez ce parent sauveur, celui-ci venait de sortir pour ne rentrer que le soir. Le malheureux employé dut donc retourner chez son patron les mains vides. Pour comble de misères, celui-ci s'était lui-même rendu, le samedi soir, chez son débiteur, et avait pu constater que la somme due avait été payée. A peine aperçut-il le pauvre enfant qu'il la lui réclama. En vain Cayron implora-t-il son indulgence en lui jurant que la somme minime, qu'il s'était laissé entraîner à dépenser inconsidérément, lui serait ponctuellement remise le lendemain matin ; le petit négociant, inflexible et féroce, ne voulut rien entendre et traduisit immédiatement en police correctionnelle le commis encore plus imprudent que coupable. Le pauvre enfant fut condamné à trois mois de prison. Ce lui fut une cruelle mais profitable leçon ; car non-seulement il sortit de là, ce qu'il avait toujours été foncièrement, un honnête homme, mais il poussa toujours, par la suite, la probité jusqu'à la délicatesse la plus ombrageuse. Quand il entra dans l'arène littéraire — où il y a pour le moins autant de loupes que d'agneaux — il lui fallut changer de nom et de Cayron devenir Noriac. Longtemps, ce travestissement fit ignorer son infortune ; jusqu'à ce qu'un jour, dans une polémique très acrimonieuse qui intervint entre Noriac et About, celui-ci qui avait, on ne sait d'où, exhumé le péché de jeunesse de son adversaire, lui jeta

brutalement au visage, dans un journal, qu'il avait dû changer de nom comme on rejette un habit sale. Ce fut un grand scandale et qui porta à Noriac un coup tel qu'il ne s'en remit jamais.

Il vient de s'éteindre à Paris, après deux ans de la plus terrible agonie, rongé par ce mal affreux qu'on nomme le cancer des fumeurs. — Ce trait si cruel de la jeunesse de Noriac, nous dit M. Claretie, me rappelle une bien plus terrible aventure arrivée à Jules Lecomte, écrivain distingué de son temps et mort en 1864. Alors qu'il était encore jeune, Lecomte entretenait des relations, par trop intimes, avec la femme de l'un de ses amis. Poussé un jour par le besoin, il s'oublia jusqu'à contrefaire une signature pour se procurer de l'argent. On n'a jamais su comment, mais le mari trompé, qui ne se doutait que trop de son malheur, eut vent du faux dont Lecomte s'était rendu coupable, acheta à prix d'or cette terrible pièce de conviction, et puis, pour se venger, dénonça le faussaire à la justice. Celui-ci fut condamné et forcé, lui aussi, de passer par la prison. Le châtement, hélas mérité ! ne lui profita pas moins qu'à ce pauvre Cayron, pourtant moins coupable que Lecomte, qui fut toujours aussi, depuis lors, des plus rigides sur la question d'honnêteté. Ce qui n'empêcha pourtant pas Aurélien Scholl de remettre au grand jour, dans le cours d'une discussion très vive dans la presse, cette tache du passé de son adversaire.

— Je n'étais encore qu'un gamin, à cette époque, ajouta M. Claretie, et je venais de faire mes débuts dans le journalisme. Sans même connaître Lecomte, je pris sa défense. Le lendemain du jour où parut mon article, je reçus de Lecomte une lettre qui me priait de passer chez lui. C'était alors un vieillard. Il m'accueillit les larmes aux yeux, me remercia avec attendrissement d'avoir pris fait et cause pour un inconnu et me conta sa triste histoire. Quel terrible dénouement de drame, n'est-ce pas, que cette vengeance raffinée du mari trompé !

Sur les onze heures, nous prenions congé de nos très aimables hôtes. Comme nous revenions, je songeais, à part moi, dans le silence du wagon à peine éclairé, à ces cruautés de la vie artistique et littéraire qui attire pourtant de si nombreux papillons autour de cette flamme brûlante de la gloire à laquelle tant de malheureux illuminés vont se roussir les ailes.

Devant nous, dans la vaste plaine, sous le ciel noir, flamboyaient les milliers de lumières de Paris, immense fournaise dans laquelle les passions sont chauffées à blanc, pandémonium où, depuis des siècles, des millions d'hommes se sont tordus en désespérés dans les larmes, le sang et le feu !

JOSEPH MARMETTE.

Paris, le 25 novembre 1882.

LES CIEUX ET LEURS HABITANTS

(Suite)

IV

DU MONDE DE JUPITER AU MONDE DE SATURNE

En quittant le monde de Jupiter, nous avons notre choix entre deux routes : l'une qui nous ramènerait vers notre globe, l'autre au contraire qui nous conduira de suite aux trois planètes les plus éloignées.

Dès la première étape, nous pourrions, sur le premier de ces chemins, jouir du contraste entre les corps les plus grands et les corps les plus petits de notre système. Car nous passerions, sans transition aucune, de la planète la plus majestueuse et la plus gigantesque à la gracieuse troupe de plus de deux cents petites planètes, qui confinent immédiatement à Jupiter et qui sont comme une poussière d'astres, mesurant les uns quelques cent kilomètres, les autres trente ou quarante seulement. En les voyant, malgré leur petitesse, graviter, tourner et resplendir, chacune dans sa zone, il y aurait lieu d'admirer le jeu aussi gracieux qu'étonnant de l'Artiste divin, qui, d'une fécondité inépuisable, sait varier, par des modes toujours nouveaux, un type unique de création.

L'autre voie, au contraire, qui de Jupiter s'étend vers les frontières de notre système, passe par toutes les planètes-géants, Saturne, Uranus et Neptune, et elle longe ainsi les bords mêmes des domaines du soleil, à 4,000 millions de kilomètres de la Terre. L'heureux explorateur des mondes célestes, qui serait arrivé à mettre le pied dans le monde de Jupiter, n'hésiterait pas un moment à donner sa préférence à cette seconde voie, et il le ferait plus volontiers encore si, comme l'année dernière, Jupiter et Saturne se trouvaient dans une position à rendre son voyage beaucoup plus facile.

Alors en effet, Jupiter se trouvant, avec une légère déviation, sur la ligne qui s'étend de la Terre à Saturne (ce qui les deux planètes faisait paraître à une petite distance l'une de l'autre sur la voûte céleste, comme nous avons dit plus haut), il en résulte que les 770 millions de kilomètres parcourus par notre voyageur pour atteindre Jupiter, eussent été autant de chemin le rapprochant de Saturne ; et cette distance,

remarquons-le, c'est plus que la moitié de la route, car il ne lui eût plus resté à parcourir que 641 millions de kilomètres environ, pour fournir les 1411 millions, distance totale de la Terre à Saturne.

Au reste, la rencontre assez rare de ces deux colosses dans un champ visuel aussi restreint, inviterait à les considérer l'un après l'autre celui-là même qui ne les visiterait que du regard et de la pensée. De Jupiter donc nous nous rendrons à Saturne ; et le chemin sera aussi intéressant que tout autre, car nous avons à faire connaissance avec une planète merveilleuse entre toutes, grâce à ses anneaux et aux huit lunes qui forment son cortège. La grandeur, l'élégance et la richesse surprenante du monde de Saturne, à peine perceptibles pour un observateur terrestre, fascinent de plus en plus l'œil de l'explorateur qui, partant de Jupiter, fait route vers ce globe lumineux.

D'ici-bas, Saturne nous apparaît comme une simple étoile de première grandeur : l'œil nu n'en distingue ni les anneaux ni les satellites. C'est ainsi que le voyaient aussi les anciens, avant l'invention du télescope ; et c'était par lui qu'ils clôsaient tout bonnement la liste de leurs sept planètes : la Lune, Mercure, Vénus, le Soleil, Mars, Jupiter et Saturne. Pauvre astronomie antique ! Quelle petite maîtresse d'école ne sourit de pitié en entendant cette énumération prêchée comme un dogme scientifique du haut des chaires du moyen âge ? Et ainsi souriront nos petits-fils en citant certaines théories de nos astronomes modernes ! La science humaine fait des progrès, mais comme science humaine : toujours au milieu de l'obscurité, sur une voie remplie d'obstacles. Qui rit de ses chutes, montre par là n'avoir jamais marché dans ce sentier. Mais quand la science se laisse enivrer par l'esprit d'incrédulité, alors ses pas, ses bronchades et ses chutes perdent tout reste de décorum, et deviennent un digne objet de rire ou mieux de compassion. Quelle erreur de l'astronomie planétaire antique pourrait se comparer aux songes d'un Figuer, qui, au beau milieu du XIX^e siècle, vient nous dire que la conservation de la chaleur dans le globe solaire, est due au choc des âmes qui s'y précipitent pour jouir du bonheur de son paradis ? Quel ancien égala jamais Flammarion, qui, afin d'établir le dogme pour lui capital de l'astronomie moderne, je veux dire l'habitation des astres, ne craint pas de débiter avec assurance des extravagances physiquement absurdes ?

Mais revenons à Saturne qui, à moitié route de Jupiter à son globe, se montre déjà à nous dans tout l'éclat de sa magnificence. Sa couleur plombée, comparée à la splendeur argentée de Vénus et aux teintes variées de Jupiter et de Mars, parut aux anciens peuples recéler quelque chose de sinistre : c'est pour cela qu'ils dédièrent cette planète à la divinité cruelle dont elle porte le nom. L'astronomie moderne n'ose pas encore hasarder l'explication des couleurs variées que présentent les diverses planètes ou les diverses parties d'une même planète. Nous ne tenterons donc point de prévenir les découvertes des âges futurs, et nous nous contenterons de contempler les merveilles de la nature du côté où elles nous sont plus accessibles.

Le voyageur, arrivé à la moitié du chemin entre Jupiter et Saturne, jouit de là de deux perspectives qui n'ont peut-être pas leurs pareilles dans tout le système solaire. S'il se retourne en arrière, il voit la reine des planètes resplendir, le plus majestueux des astres, dans les profondeurs de la voûte céleste, entourée de quatre monde dépendants d'elle. En regardant en avant, il aperçoit le globe de Saturne, d'un cinquième seulement plus petit que celui de Jupiter. Mais comme ce désavantage est bien compensé ! Il se présente à l'œil entouré à l'équateur d'une brillante couronne d'anneaux concentriques qui, au lieu d'adhérer à son globe, sont au contraire suspendus dans l'espace, comme un satellite d'un nouveau genre, et qui, placés au milieu de la planète principale, s'agitent et tournent autour d'elle avec une rapidité vertigineuse. Semées autour de ce groupe merveilleux, qui, par un effet de perspective, semble former un seul corps central, non plus une ou quatre, mais huit lunes de différentes grandeurs et à des distances diverses accomplissent leur évolution. Ces lunes, avec l'ordre toujours nouveau de leurs positions relatives, avec leurs éclipses et leurs phases se succédant tour à tour et avec leurs mouvements intrigués, rendent le système entier un chef-d'œuvre de grandeur majestueuse et d'élégance inexprimable.

Entré désormais dans les domaines de Saturne, l'explorateur qui voit que, pour en visiter le globe, il lui faudra se plonger dans les denses et perpétuels nuages de son atmosphère et perdre ainsi la vue de toutes ces beautés, quelque voisines et rapprochées qu'elles soient, devra nécessairement se dire à lui-même : " Tout ce déploiement de grâce a été fait pour être vu du dehors ou pour n'être pas vu du tout ; car il est certain qu'il échapperait complètement à un habitant de la planète. " Il est étrange que cette observation de sens commun ait échappé aux partisans de l'habitation des planètes. En visitant le monde de Saturne, il nous arrivera, par amour de la vérité, de leur en suggérer quelques autres non moins opposées à l'application pratique de ce nouveau dogme astronomique.